

La guerre et ses déclarations

François Hébert

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1991). La guerre et ses déclarations. *Liberté*, 33(4-5), 218–223.

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

LA GUERRE ET SES DÉCLARATIONS

Happier would I be with other themes

A.M. Klein, *The Hitleriad*, 1942-43

Maudite guerre d'Irak! On en a tellement parlé pendant qu'elle avait lieu, et pour en dire si peu! Faudrait-il se taire maintenant, question d'en dire enfin quelque chose, l'essentiel, c'est-à-dire, peut-être, rien du tout? Elle aura eu lieu. Dont acte. Mais encore? Je ne puis me taire: cette guerre, que dis-je? ce massacre, cette chirurgie, cette curée, ce feuilleton télévisé, cet exercice militaire, cette partie de nintendo, cela continue de parler en moi, de me révolter, de me faire honte, de m'interroger, de m'indifférer aussi, mais le plus souvent de me revenir en bouche ainsi qu'un aliment mal digéré.

Ne sachant trop comment traduire ces confuses voix, j'ai relu quelques contes des *Mille et Une Nuits* (traduits par Mardrus). Y a-t-il œuvre plus ampoulée que celle-là? Même la prose de Marie José Thériault n'en a pas le clinquant. Schahrazade nous mène d'excès en excès; dans la quatre-vingt-neuvième nuit, on tombe dans de la scatologie pas piquée des vers:

*Lorsque le grand patriarche des chrétiens de Constantinia
faisait des fèces, les prêtres les recueillaient soigneusement
dans des étoffes de soie et les séchaient au soleil; puis ils en
faisaient une pâte qu'ils mêlaient de musc; et ils pulvéri-*

saient cette pâte, une fois tout à fait sèche, et la mettaient dans des petites boîtes d'or, et l'envoyaient à tous les rois chrétiens et à toutes les églises chrétiennes. Et c'est cette poudre des fèces patriarcales qui servait d'encens suprême pour sanctifier les chrétiens dans toutes les occasions solennelles, et notamment pour bénir les nouveaux mariés et fumer les nouveau-nés et bénir les prêtres nouveaux.

Si vous écriviez aujourd'hui de pareilles choses sur les musulmans, le fantôme de Khomeiny rappliquerait illico, escorté de tueurs à gages en chair et en os. Des juifs pareillement, il est interdit de se moquer; ça leur rappelle de très mauvais souvenirs. Avant, on pouvait rire de toutes les religions, sauf de la sienne; maintenant, d'aucune, si ce n'est de la sienne... Les nations, les provinces, c'est moins sérieux: des Nioufis, des Texans, des Belges, on peut se gausser. Anciennement, on trucidait l'ennemi dans des genres nobles comme la poésie et l'épopée; aujourd'hui, il n'y a plus que la chanson pour ça, et les blagues.

Dans mon conte, on le voit, les musulmans n'aiment pas particulièrement les chrétiens; et toute la rhétorique est convoquée pour les provoquer, harceler, houspiller, niaiser. Et pour mobiliser contre eux les siens. Le prince Scharkân commande les cent vingt mille cavaliers musulmans de l'armée de Bagdad. Ce sont les bons. Comme dans la *Chanson de Roland*, les méchants, bien qu'il ne s'agisse pas des mêmes, sont infiniment plus nombreux. Comme les Iroquois qui attaquaient nos braves ancêtres. Ils sont «mille mille et six cent mille combattants», menés par le «maudit» Lucas. Saddam Hussein était-il plus «beau» que Hitler ou que ce Lucas? Le conteur le dit

extrêmement hideux de visage, car son visage était celui d'un âne de mauvaise qualité; mais, considéré attentivement, il ressemblait à un singe; et, observé avec beaucoup de soin, il était tel un effroyable crapaud ou un serpent d'entre les pires

serpents; et son approche était plus insupportable que la séparation de l'ami; et il avait volé à la nuit ses ténèbres et aux latrines la fétidité de leur haleine.

Également valeureux, Scharkân et Lucas s'affrontent, mais Scharkân a la parole et la beauté de son bord: il parle l'anglais de l'époque, l'arabe, et il sait déclamer des vers, tandis que l'autre, venu des pays «obscur», est un «barbare sans culture». Allah est invoqué et finalement Scharkân est victorieux, tandis que «l'âme mécréante du chrétien s'exhala de son cul»...

J'aime, pas vous? Voilà du style, quoi qu'on pense des acteurs et des événements. L'histoire vous intéresse-t-elle? Rien ne change... Hier, Saladin humiliait nos croisés; aujourd'hui, saint George Bush écrabouille les moustachus de la nouvelle Babylone. Le langage seul m'intéresse: rapports, déclarations, commentaires, figures de style, emportements, fictions...

Je revois Bush déclarant sèchement la guerre à l'Irak: sa lèvre est mince comme une lame de rasoir, son œil est froid comme un satellite, son front est plissé, soucieux, grave, miné. Pour la rhétorique, on repassera; ou plutôt, elle est toute dans les actes, les stratégies, les canons. La guerre à l'américaine est purement factuelle, si on excepte les vagues justifications morales destinées à l'électeur et au téléspectateur (promotion de la démocratie, défense d'un petit peuple agressé, stabilité économique mondiale...). Pas d'inflation verbale, sauf chez les soldats peut-être, à titre privé, pour l'adrénaline... Le Barbier de Washington va s'occuper proprement de la Moustache de Bagdad, grâce à son foudre, son scalpel, son joueur de football, Schwarzkopf, dont le seul nom fait trembler.

Mégalomane désespéré, la Moustache a beau s'égosiller comme feu Réal Caouette ou comme à la télé on annonce les soldes au Bon Marché, on voit dans son jeu, on l'entend prier du haut de son minaret enfoui dans le sable:

— Saint Scud et saint Mig, délivrez-nous d'Israël, du Barbier, des cheiks, des Soviétiques, des Iraniens, de mes adversaires, de mes généraux, des Arabes, des musulmans!

La loghorrée irakienne est aussi éloignée du fait poétique que la bouche des canons alliés, matériellement éloquente mais spirituellement muette, me dis-je, sans trop savoir ce que j'entends par «fait poétique». Le mot *poème* pour moi n'a aucun sens; et pourtant, seul le poème, à mon avis, donne du sens aux gens, à la vie, aux choses. Mon cerveau se retrouve devant la poésie comme devant une vase, sinon dedans; et je ne m'en tire pas autrement qu'en faisant des poèmes, quand j'en suis capable. Ce n'est pas le cas en ce moment. Et je ne serai jamais Homère, Turol-dus, Corneille, Fréchette, Klein, Neruda. Je me contente de prendre quelques notes.

Moi qui ai un faible pour les faibles, sauf pour ceux que j'opprime, je me suis dit que je me sentais humilié avec les Arabes, mais que l'Irak charriait nettement avec ses missiles aveugles et ses boniments à l'emporte-pièce. Je me suis également dit que les Américains n'avaient pas tort de se battre pour leurs intérêts pétroliers, mais qu'ils y allaient un peu fort, dynamitant chaque grain de sable de l'Irak sous prétexte de libérer le Koweït. Les grains de sable se fissurent et éclatent: il en sort dix, vingt, trente, cent mille moustachus, tous enfants de la Moustache de Bagdad et de la Mère-de-toutes-les-batailles! Naïm Kattan a dit adieu à Babylone à temps.

Une guerre, ça? Plutôt un bombardement en règle. Une dératation. L'ablation d'une tumeur.

Le proconsul du Canada, l'honorable Molle-Roue, également dit Menton de la Moulérotée, qui me fait penser, sauf son respect, à un ventriloque constipé, aura tout de même réussi à répéter deux ou trois paroles qui lui auront été soufflées par le Barbier de Washington, et à mettre en branle notre redoutable flotte (trois esquifs) et notre fulgurante armée de l'air (huit avions). *Molle-Roue s'en va-t-en*

guerre! Hé qu'y est donc, hé qu'y est donc, donc quétaine! Quand tous les Sarrasins eurent été mis hors de combat, nos huit coucous décollèrent et allèrent jeter une poignée de bombes sur les décombres. Bravo, les gars!

Je revois Bernard Derome, notre Aïda nationale, la lanterne de nos salons, le soir du 16 janvier 1991, frétilant, gloussant, youpillant:

— C'est la guerre! c'est la guerre!

Il a tellement haussé les sourcils ce soir-là qu'ils se sont décrochés; ceux que vous voyez aujourd'hui sont des faux.

Malheureusement pour les journalistes, les militaires ne leur ont pas facilité la tâche, ne leur révélant rien des manœuvres, sauf quelques pieuses généralités; heureusement pour les journalistes, il y avait toujours d'autres journalistes pour boucher les trous; et la viduité de ceux-ci combla la vacuité de ceux-là.

Tout de même, on envoya des envoyés témoigner, non pas de quelque chose en particulier, vu que tout ce qui comptait était censuré, mais afin de ne pas perdre le contrôle du sens, ou plus exactement afin de donner l'impression que tout était sous contrôle. Ainsi on les envoya témoigner du fait qu'ils témoignaient, de cela seul, pour montrer qu'on montrait ce qu'on pouvait montrer, qu'on faisait son possible, qu'on restait dans les parages, bref qu'on pensait au téléspectateur, cette pensée fût-elle sans contenu. Comme une scène sans acteur, mais avec un soufleur.

— Ici (pause d'une seconde) Djô (pause de 0,6 seconde) Binne (pause de trois secondes: un nom, ça compte), à (pause facultative) Amman (plan fixe de quatre secondes au plus sur le visage figé de Djô Binne, derrière lequel des enfants jordaniens ouvrent des yeux béats).

La diaspora juive et l'arabe fournirent des représentants pour s'invectiver à l'écran avec leurs éternels arguments: à faire bâiller d'ennui, comme une dispute de ménage. Les experts pour leur part émirent mille hypo-

thèses contradictoires: la guerre serait courte, longue; propre, sanglante; aérienne, terrestre; les causes en étaient proches, lointaines; les conséquences en seraient minimes, désastreuses. Les uns étaient les bons, les autres les méchants, sinon l'inverse. Beaucoup de blablabla.

Voici le «nouvel ordre mondial», à quoi je n'ai rien, moi, pauvre de moi, rien à opposer que mon vieux désordre intime. Cet ordre est lourd et mes mots ne font qu'un peu d'air, n'ébranlent pas le réel. Je ne suis même pas un écrivain de province, tout au plus un médium à l'hélium. Voici revenu le temps des Marines. L'Amérique triomphe, car elle a les plus beaux jouets de guerre.

Notre ineffable Menton de la Moulérotée, ventriloque comme je l'ai dit, mais constipé depuis que Clyde Wells lui avait fait avaler une moule avariée, invita peu après le carnage irakien George Bush à venir en Canada; et comme le sieur de la Moulérotée n'avait plus de voix à lui, quand Bush venait de dire que les Américains aimaient le Canada, l'honorable de la Moulérotée, l'air de rien mais au terme d'un incroyable effort de ses muscles abdominaux, réussit à faire sortir de la bouche de Bush l'adjectif *uni!*